

P. CYRILLE ARGENTI

**LE MYSTÈRE
DU MARIAGE**

textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 17

Copyright : Radio-Dialogue 2008

INTRODUCTION

Pour réfléchir sur le mystère du mariage aujourd'hui, il faut que l'Église regarde les choses en face. Nous ne sommes plus dans une situation de chrétienté, qui s'était institutionnalisée dans toute l'Europe depuis l'époque de Justinien et de Clovis, à partir du VI^e siècle, jusqu'à la première guerre mondiale. Nous devons clairement voir que nous sommes dans un contexte nouveau et l'Église, c'est-à-dire l'ensemble des croyants, doit tenter de discerner ce qu'elle doit faire en présence de cette situation.

Dégageons tout d'abord ce qui constitue la foi permanente de l'Église, la vision qui lui a été donnée par la révélation. Essayons de discerner ce que l'Écriture sainte et la Tradition nous font savoir sur le dessein de Dieu concernant l'homme et la femme. Puis, dans un deuxième temps, nous tenterons de voir dans quelle mesure ce dessein divin a pu se dégrader, comment on a pu historiquement aboutir à la situation actuelle. Il faudra essayer de comprendre les motivations de la révolution des mœurs et en analyser les conséquences. Enfin, dans un troisième temps seulement, nous envisagerons à tâtons l'attitude que l'Église devrait et pourrait adopter face à cette situation nouvelle.

LA VOCATION DU COUPLE

La phrase du livre de la Genèse est parfaitement claire : « Homme et femme Il les créa. »¹ Nous sommes là en présence d'un grand mystère, puisque pour un esprit cartésien, lorsque deux unités se juxtaposent dans l'espace, il y a deux objets. Or voilà que Dieu, nous est-il dit, a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. Et l'Être divin, dans tout son mystère, n'est pas $1+1+1 = 3$, mais $1+1+1=1$. Dieu est une diversité de Personnes ; toute la Bible, toute la révélation nous fait progressivement découvrir ce grand mystère. Dieu n'est pas un homme, Dieu est Amour et il ne peut y avoir d'amour qu'entre plusieurs personnes. Le Père, le Fils et le Saint Esprit sont justement trois Personnes qui se respectent l'une l'autre, qui ont chacune, en quelque sorte, leur personnalité, mais qui sont unies par un amour si intense, si absolu, qu'Illes sont un seul Être, le même et unique Dieu.

Complémentarité de l'homme et de la femme

Lorsque Dieu a bien voulu créer l'homme à son image et à sa ressemblance, Il a créé des êtres capables d'atteindre l'unité dans l'amour. Par conséquent, il les a

créés homme et femme, c'est-à-dire deux personnes susceptibles de tendre petit-à-petit vers l'unité de l'être par le ciment de l'amour. L'être humain est une multiplicité de personnes qui tendent, à l'image de Dieu, à réaliser leur unité dans l'amour : diversité des personnes, unité de l'être dans le mystère de l'amour.

Un homme, qui dans sa vie ne connaîtrait aucune influence féminine, ou une femme, qui dans sa vie ne connaîtrait aucune influence masculine, ne seraient que des demi-êtres humains. L'humanité n'est atteinte que par cette complémentarité de l'homme et de la femme dans l'amour. Complémentarité, cela ne signifie pas que l'homme ou la femme doivent se singer l'un l'autre, mais se couronner, se compléter l'un l'autre pour réaliser progressivement dans leur unité l'humanité et l'image de Dieu.

Une alliance d'amour

L'Écriture sainte nous donne une deuxième indication concernant la nature du lien entre l'homme et la femme : c'est une idée que l'on décèle chez les prophètes. Déjà, par la bouche du prophète Osée, Dieu disait à son peuple Israël : « Je t'aimerai d'un amour tendre », et par la bouche de son prophète Isaïe : « Je te fiancerai à moi. » Il y a donc, dès l'époque de l'Ancienne Alliance, une alliance d'amour entre Dieu et son peuple. Cette idée sera reprise par saint Paul, dans l'épître aux Éphésiens, où il essaiera justement d'illustrer le lien entre le Christ et l'Église par l'amour de l'homme et de la femme². Inversement, il donnera en exemple à l'homme et la femme l'amour du Christ pour son Église. En établissant un parallèle qui joue dans les deux sens, il nous montre donc que, fondamentalement, le lien est de même nature et qu'il est, par conséquent, comparable. Le Christ a tellement aimé son Église qu'Il a donné sa vie pour elle, qu'Il est allé jusqu'au sacrifice total, au renoncement total, pour lui transmettre sa propre vie. C'est pourquoi saint Paul nous dit que l'homme doit aimer sa femme comme le Christ a aimé l'Église, Lui qui l'a voulue sans tâche ni ride, mais sainte et parfaite.

C'est ainsi que l'homme qui aime sa femme est prêt à tout donner pour elle. Il la désire en même temps sainte, parfaite, épanouie et de plus en plus belle. Et, nous dit saint Paul, l'homme doit l'aimer comme son propre corps. Quant à la femme, il nous dit qu'elle doit être soumise à son mari comme l'Église au Christ, parce que le Christ est la tête du corps qui est l'Église. Il s'agit donc d'une union comparable à celle du corps, non pas comme un colonel et son régiment, mais comparable à celle d'une tête sur un corps, une union d'échange, de complémentarité.

Peut-être l'homme aurait-il à redécouvrir le sens profond du terme « chef » en le dépouillant de tout autoritarisme. Quand le Christ est le chef de l'Église, Il ne lui donne pas d'ordres. Il la conduit en mourant pour elle. Nous voyons que c'est entièrement sur un autre registre. Il est certain que l'amour vrai prend le risque terrible de laisser une liberté totale à l'être aimé, que Dieu, en créant l'homme et en aimant l'homme, lui transmet sa propre image, c'est-à-dire sa propre liberté. Il prend donc le risque que sa créature se retourne contre Lui. Il n'y a pas de vrai

amour sans cette confiance, sans cette liberté avec, évidemment, le risque que cela comporte, le risque magnifique de faire confiance à l'autre.

Le drame du mal

Entre l'homme et la femme tels que Dieu les a créés, tels que Dieu les appelle à devenir – parce qu'Il ne les a pas créés d'une façon achevée mais en leur donnant la liberté, Il les a appelés à parfaire sa propre création – entre cet appel de Dieu à l'homme pour réaliser en lui un amour trinitaire, un amour sacrificiel, comme celui du Christ pour son Église, et la réalité d'aujourd'hui, il y a un drame. Si nous voulons être réalistes, nous devons tenir compte de ce drame. Il s'agit de l'existence du mal. L'homme est une créature déchue. Le mal, qui montre le risque que Dieu a couru en donnant à l'homme sa liberté, est la réalité atroce qui pervertit la création. C'est un fait que l'homme s'est servi et se sert de sa liberté créatrice pour pervertir, pour inverser, pour affecter du signe moins tout ce que Dieu a créé. Le mal s'attaque donc principalement à ce que Dieu a fait de plus beau et de plus grand, c'est-à-dire l'amour. C'est ainsi que dans l'amour de l'homme déchu se situe aussi le mal. On peut même dire que l'amour déchu est devenu le siège privilégié du mal. Ce n'est pas un hasard si le suicide et le meurtre ont eu souvent pour cause des passions amoureuses. C'est à l'intérieur de ce que Dieu a fait de plus beau que le mal s'est introduit avec le plus de violence.

L'amour, nous l'avons dit, comme l'Être de Dieu, était liberté. Liberté de choix – car sans cela il n'y a pas d'amour – mais confiance et risque également. Or, lorsque l'amour devient passion, au sens de violence, alors la passion devient esclavage. L'amour devient esclavage, l'amour devient désir ou peur. Et lorsque l'homme est conditionné par le désir ou la peur, il devient une marionnette de Satan.

Être libéré par le Christ

Le Christ est le libérateur. Si le Fils de Dieu s'est fait homme, est venu partager notre condition d'homme déchu, d'homme mortel, c'est justement pour nous libérer de cette déchéance. Le Christ libère l'homme de la servitude, c'est là le sens profond du baptême et de tous les autres sacrements. Le Christ, en ressuscitant des morts, a libéré l'homme de la mort, a libéré l'homme de tous les esclavages, de tous les déterminismes. Mais ce que le Christ a offert à l'homme une fois pour toutes, par sa mort et sa Résurrection, il faut que chaque homme se l'approprie et le vive. Le sens du baptême et des autres sacrements qui le suivent, c'est l'appropriation personnelle par chacun, aujourd'hui, de l'acte libérateur du Christ rendant à l'homme sa liberté, c'est-à-dire lui rendant la possibilité d'agir sans contraintes, sans être déterminé par le désir ou la peur.

On peut illustrer cela par un petit exemple tiré de l'histoire. Saint Basile était persécuté par le représentant de l'empereur romain parce que ce dernier sympathisait avec l'hérésie arienne. Basile avait refusé la communion au représentant de l'empereur. Alors, le gouverneur le convoque, le menace et lui dit : « Je te confisquerai tous tes biens. » Basile sourit, il montre du doigt quelques livres

dans un rayonnage de sa bibliothèque, il touche du doigt sa soutane et dit : « Eh bien, prends ces quelques livres, prends cette soutane et tu m'auras confisqué tous mes biens. » Le gouverneur, voyant qu'il n'avait pas pris sur lui par cette menace, lui dit : « Je t'enverrai en exil. » « Oh, dit Basile, je suis déjà en exil, ma vraie patrie est le Royaume de Dieu et partout sur cette terre, je suis en exil. » « Eh bien alors, je te mettrai à mort. » « Alors, du coup, tu m'enverras dans ma vraie patrie, répond Basile, et je serai comblé. » Nous voyons qu'aucune menace, aucune promesse ne pouvaient ni séduire ni effrayer Basile : il avait été libéré par son Christ !

Le baptême et le don de l'Esprit Saint ne contraignent pas l'homme. Par le don de l'Esprit de liberté, don conféré par le baptême et la chrismation, l'Esprit de Dieu rend de nouveau l'homme capable de reprendre son mouvement ascensionnel vers Lui. La liberté est la possibilité d'agir autrement, mais il reste ensuite à l'homme à répondre à l'appel, à employer le don. En d'autres mots, la vie chrétienne qui commence avec le baptême est une collaboration entre l'appel de Dieu et la liberté de l'homme.

Tout commence avec le don de Dieu, avec le baptême, avec le Christ qui nous donne son Saint Esprit. Il reste à l'homme à réaliser les potentialités qui sont libérées par le baptême. Tout un monde commence avec le baptême : l'homme se retrouve dans cette situation merveilleuse d'Adam et Ève. Selon le livre de la Genèse, ils marchaient à « la brise du soir », ils marchaient dans cet environnement divin où ils pouvaient communiquer librement avec leur Créateur et Lui ressembler de plus en plus. C'est en un sens à la fois une appropriation de la création, mais il s'agit surtout du rétablissement du contact réel entre Dieu et l'homme. Appliqué à l'union de l'homme et de la femme, il s'agit de trouver Dieu dans l'amour conjugal. Lorsque l'amour conjugal est baptisé, c'est Dieu qui y entre.

La raison d'être du sacrement

Nous avons dit plus haut que la chute s'était introduite dans l'amour. Donc dès l'instant où l'homme est libéré des conséquences de la chute, il faut qu'il en soit aussi libéré dans l'amour. Il faut que Dieu entre dans l'amour, pour que l'amour lui-même réalise sa raison d'être et sa vocation. Le sacrement, c'est l'inauguration de cela. Lorsqu'un couple découvre Dieu dans son amour, l'amour devient sacrement. Une vie d'Église signifie que le sacrement pénètre la totalité de la vie.

Lorsque le sacrement pénètre la vie du mariage, autrement dit lorsque la présence du Saint Esprit est invoquée dans toute la vie, en particulier dans la vie du couple, c'est le sacrement du mariage. Si le couple invoque le Saint Esprit, demande à être couronné par l'amour divin, c'est le sacrement du mariage. S'ils communient ensemble, s'ils participent ensemble au repas eucharistique, s'ils sont entrés ensemble dans l'assemblée eucharistique, c'est le sacrement du mariage.

Le sacrement ne doit pas être identifié avec la forme concrète que la cérémonie prend aujourd'hui. Dès l'instant où le mystère du baptême, où la soif de Dieu, où la soif du Saint Esprit s'appliquent et sont invoqués dans l'union du couple, afin que le couple puisse communier ensemble, il y a sacrement du mariage.

C'est ce que la cérémonie essaie d'exprimer.

L'idée centrale de ce qui précède, c'est que le moteur, le ressort profond qui rend nécessaire et désirable le sacrement ou le mystère du mariage, c'est la soif de Dieu. C'est parce que l'on désire ardemment trouver Dieu dans son amour que l'on a recours au sacrement. Cela suppose une espérance : il est possible, en ce monde en général et dans le mariage en particulier, de connaître une rencontre réelle avec l'Esprit de Dieu. Si cette foi-là existe, le sacrement devient possible, il a une raison d'être. On veut trouver Dieu et on sait que l'on peut le trouver dans l'amour, non pas magiquement mais parce que Dieu s'y donne.

Pour qu'ensuite la rencontre puisse se faire, il faut un effort permanent du couple pour renoncer à son égoïsme individuel. Il faut que chacun meure à lui-même afin que Dieu puisse vivre dans le couple. C'est ce qu'on peut appeler l'ascèse du mariage, par laquelle la vie de couple rejoint la vie monastique. Dans les deux cas l'homme apprend à renoncer à son égoïsme pour trouver Dieu. En sorte que, finalement, le mariage devient une voie privilégiée de rencontre avec Dieu.

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » : purifier petit-à-petit son cœur pour découvrir Dieu Lui-même dans la vie du couple, voilà la motivation profonde du mariage comme sacrement !

NOTES

1. Gn 1, 27.
2. Cf. Éph 5, 25.

LA DÉSAFFECTION DU SACREMENT DU MARIAGE

Il semble que l'on puisse découvrir au moins trois causes à la désaffection du sacrement du mariage de la part des jeunes. L'une qui paraît être d'ordre théologique, la deuxième d'ordre plutôt religieux, au sens un peu péjoratif du terme, et la troisième d'ordre social.

Une vision morale du sacrement

Voyons tout d'abord la raison d'ordre théologique. Le sacrement du mariage avait une motivation : c'était la soif de Dieu, c'était le désir d'acquérir le Saint Esprit dans la vie du couple. Mais voilà qu'à une certaine époque, probablement au Moyen-âge, et plus spécialement en Occident, on a eu tendance à laisser s'estomper cette motivation pour se bloquer sur l'engagement réciproque du couple, sur l'aspect moral du mariage aux dépens de l'aspect mystique. On est en fait revenu à la conception païenne du droit romain, considérant le mariage comme un simple

contrat

juridique entre les deux conjoints. Alors, ce qui faisait l'élan, ce qui donnait vie au sacrement, le désir ardent de trouver Dieu à l'intérieur du couple, a disparu.

Ce n'est pas sans un effort permanent de foi que l'Église conserve la pureté de sa doctrine, alors que le poids des routines, des coutumes purement humaines, l'entraîne constamment vers le bas. C'est exactement ce qui s'est passé pour le mariage : on a eu tendance à oublier l'essentiel pour retomber à un niveau inférieur.

Une vision négative

En ce qui concerne la deuxième cause, d'ordre plutôt religieux, on peut l'illustrer par une image : lorsqu'un arbre pousse droit, pousse haut, on est amené à élaguer les branches horizontales pour que toute la force de la sève, de la vie, tende vers le haut. Pour le mariage, il se passe quelque chose de semblable : si l'on veut que le couple conserve toute son ardeur, toute sa soif de Dieu, il faut qu'il arrive à élaguer ce qui le détourne de cette soif, c'est-à-dire l'égoïsme respectif. Pour que le mariage atteigne son but, il faut donc crucifier l'égoïsme, il faut une certaine ascèse.

Seulement, on a pris le moyen pour la fin. On a eu tendance à oublier la fin, le but, pour concentrer son attention sur le moyen, qui est le sacrifice nécessaire de l'égoïsme. Alors, petit-à-petit, en se bloquant sur les moyens, on a présenté une sorte de morale du mariage centrée sur les interdits, sur ce qu'il ne fallait pas faire, sur l'aspect négatif, oubliant l'élan positif. L'aspect négatif perdait alors tout son sens et apparaissait simplement comme une série de contraintes pénibles et inutiles.

Il est évident que le phénomène est général. Il ne concerne pas simplement le sacrement du mariage, il y a toujours une tendance humaine à perdre l'élan du début pour fixer son attention sur les aspects secondaires, sur les moyens, sur ce qui peut facilement être transmis dans des manuels de catéchisme. Péguy disait qu'il vient un moment où toute mystique dégénère en politique. Il se passe quelque chose de semblable dans la vie de l'Église. Tout ce qui est fondé sur la foi, sur une foi véritable en l'intervention réelle de Dieu dans la vie des hommes, a tendance chez les hommes à faiblir pour être remplacé (c'est beaucoup plus facile) par des règles précises : la mystique remplacée par la morale, la foi au Dieu vivant, par la loi.

Cette tendance générale s'est manifestée dans toute la vie de l'Église et a parfois même, ce qui est plus grave, a été érigée en une fausse théologie. La conséquence s'en fait sentir à retardement, quelquefois au bout de plusieurs siècles. C'est petit-à-petit, avec un sommet à la fin du XIX^e siècle, que, en Occident en particulier, le souffle de l'Église, la soif du Saint Esprit, la croyance en la possibilité réelle d'entrer en ce monde en communion, par le Saint Esprit, avec Dieu, ont dégénéré en une sorte de puritanisme, de juridisme, de légalisme. On a fini alors par se désintéresser d'une Église qui n'était plus véritablement le reflet de l'Évangile.

La libération sexuelle

La troisième cause de la désaffection des jeunes vis-à-vis du mariage semble d'ordre sociologique. La société, en particulier la société bourgeoise, a cherché à

recupérer pour ses propres fins, souvent financières, le sacrement du mariage. Déjà au moment où, sur le plan religieux, on tendait à retomber dans le contrat juridique, la société s'est emparée du sacrement pour s'en servir comme d'un alibi aux marchandages les plus mesquins. Il s'agissait de consolider son patrimoine, c'est-à-dire finalement de marier les gens pour conserver des champs, des maisons, etc.

Alors, évidemment, les jeunes, voyant cet état de choses – tandis que dans leurs cœurs, ils avaient une soif d'amour authentique – ont été dégoûtés par cette caricature du mariage, par cet embourgeoisement, par cette dégénérescence du sacrement en convention sociale.

Une analyse historique peut, à juste titre, toujours être contestée. Ce qui paraît important, c'est le résultat. Le fait est le suivant : le sacrement, qui était à l'origine une entreprise libératrice, destinée à affranchir l'homme des contraintes des passions pour lui conférer la liberté du Saint Esprit, lui permettre de prendre son élan et de voler vers Dieu, est devenu finalement une série de contraintes moralisantes s'identifiant avec les conventions institutionnelles d'une société étouffante.

La jeunesse qui, incontestablement, a conservé la soif d'un amour spontané, pur, libre, a rejeté cette caricature du sacrement libérateur au nom même de l'amour, que l'on en est venu à appeler « amour libre ». Voilà le paradoxe : au nom de la liberté, on a rejeté la liberté, pour retomber dans une nouvelle forme de servitude. On a oublié que le sacrement était libérateur parce que le souffle de l'Esprit n'y soufflait plus. Dès l'instant où le souffle de l'Esprit se cristallise en règle sociale, on caricature le sacrement et, par réaction, on croit trouver la liberté là où elle n'est pas. Parce que dans l'amour dit libre, on se heurte à l'événement dramatique, tellement ignoré aujourd'hui, de la chute, c'est-à-dire l'affreuse réalité du mal. On croit trouver la liberté et l'on retombe dans l'esclavage des passions de l'amour déchu. En effet, si l'on ne fait plus appel au Sauveur qui envoie l'Esprit Saint libérer l'amour des scories de la chute, alors, sous couvert de liberté, on découvre l'infidélité, le divorce, les unions qui se font et se défont, un chassé-croisé d'amours passagères. Combien de cœurs brisés, désillusionnés, frustrés de la beauté qu'ils avaient un instant entrevue, combien d'enfants malheureux tirés à hue et à dia !

Retrouver le désir de pureté

La vie chrétienne n'est pas quelque chose de facile. La vie chrétienne est un combat et quand on veut la fin, on veut les moyens. Si un athlète veut gagner un combat, s'il se prépare à une compétition, il est parfaitement capable de se priver de cigarettes, d'alcool, de se soumettre à un régime contraignant parce qu'il connaît le but, il veut l'atteindre. Lorsqu'un combattant veut gagner une bataille, il est prêt à faire les sacrifices nécessaires à cette victoire. Et bien de la même façon, lorsqu'un chrétien veut atteindre le but de la vie chrétienne, veut recevoir le Saint Esprit de Dieu et communiquer avec Lui, veut arriver jusqu'au but final qui est la vision de la gloire du Dieu ardemment désiré, il va rassembler toutes

ses forces pour faire les renoncements nécessaires en vue d'atteindre le but.

On a perdu aujourd'hui la soif et le désir de la pureté. Mais si l'on veut voir Dieu, il faut savoir renoncer à tout ce qui fait obstacle à cette vision. L'enjeu en vaut la peine ! Lorsqu'il s'agit d'une compétition sportive, les jeunes savent parfaitement trouver les moyens qui s'imposent pour arriver au but. C'est aux jeunes croyants d'aujourd'hui, qui sont l'Église, de faire l'effort d'imagination nécessaire pour trouver les moyens adaptés à l'époque. N'attendez pas des « spécialistes de théologie » – ce serait une notion absolument étrangère à la foi orthodoxe – de faire l'effort que les jeunes d'aujourd'hui, membres actifs de l'Église, doivent faire pour assumer, pour prendre en main leur Église et atteindre le but !

L'homme d'aujourd'hui est agressé par la publicité, par les affiches, etc. Mais le chrétien des premiers siècles était agressé par le pouvoir politique, par le fait d'être mis hors-la-loi, d'être totalement rejeté de la société et cependant il était prêt à affronter le martyre pour sa foi et à verser son sang. Qu'est-ce qui est donc plus facile : verser son sang ou renoncer à quelques plaisirs passagers ? Il semble que ce qui manque, c'est la véritable volonté, la véritable soif de Dieu !

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Ce n'est pas une parole prononcée par l'Église à telle ou telle époque, selon une mode, c'est une parole éternelle du Seigneur Jésus. La vraie question est : voir Dieu est-il vraiment le désir essentiel de notre vie ? Si c'est le but de notre vie, nous saurons faire les sacrifices nécessaires pour y arriver. C'est une question de désir, de désir ardent, de savoir ce qui est essentiel et de savoir si on le veut.

Il y a chez les jeunes un désir à la fois spontané et profond d'un amour authentique. Mais spontané ne veut pas dire capricieux, il ne s'agit pas d'un sentiment superficiel que l'on ressent aujourd'hui et pas demain. Spontané ne veut pas dire que l'on ne cherche pas à rejoindre dans son amour la source de l'amour. Le rôle de l'Église est de relier cette spontanéité, cet élan d'amour vrai, avec sa source.

La source de l'amour, qui va le consolider, qui va le baptiser, qui va le sanctifier, c'est le Dieu Amour. Tant que cette spontanéité se développe d'une façon autonome, d'une façon indépendante de sa source, de sa racine, du Créateur, elle va se faner. Il ne reste alors pas d'élément solide. C'est un peu comme si l'on avait une lampe allumée par une batterie qui n'était pas branchée. Nous savons bien que tôt ou tard l'accumulateur va se décharger et qu'il est indispensable, si l'on veut que le courant continue à passer, de le brancher sur la source. L'amour humain est fragile et ce n'est que s'il est branché sur l'Amour de Dieu qu'il pourra être éternel. La grande illusion est de croire qu'une entreprise humaine peut durer sans s'alimenter auprès du Créateur. La création est un acte continu de l'Énergie divine, agissant sans cesse et continuant à chaque instant à donner vie. On veut se convaincre que l'homme, laissé à ses propres forces, peut réaliser l'aspiration profonde de son cœur. Ce n'est pas vrai ! L'homme laissé à ses propres

forces retombe tôt ou tard dans la servitude de ses passions et du mal. Il a besoin du Christ libérateur, il a besoin de la puissance créatrice de l'Esprit de Dieu !

QUELLE PEUT ÊTRE L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE ?

Face à la désaffection du sacrement du mariage, l'Église – c'est-à-dire l'ensemble des chrétiens, qui se sentent responsables de l'attitude que va développer l'Église parce que c'est la leur – doit éviter deux types d'attitude.

Ne pas condamner

La première attitude à éviter est la condamnation, l'attitude-censure. On juge les jeunes : « Ah, de mon temps, ce n'était pas comme ça... », et on commence à dire que c'est inadmissible. On oublie que, même en présence de la femme adultère, le

Seigneur Jésus avait dit : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre. » Repoussons donc vigoureusement cette attitude de condamnation pour au contraire essayer de comprendre.

Quand on aime les gens – et si nous n'aimons pas nos jeunes cela ne sert à rien d'en parler, car après tout ce sont nos enfants, nous sommes un peu responsables de ce qu'ils sont aujourd'hui – il s'agit avec sympathie de les comprendre, de discerner en eux cette soif de spontanéité, d'authenticité, de liberté. Cette jeunesse cherche un amour vrai, rejette les mensonges, les hypocrisies, les dissimulations, les querelles sordides dont ils ont trop souvent été les témoins chez des couples qui respectaient encore des conventions sociales alors qu'en fait ils avaient vidé le sacrement de toute sa dynamique spirituelle.

La génération qui respectait toutes ces conventions a ainsi provoqué la réaction, la révolte des jeunes contre une hypocrisie sociale dont ils ne veulent pas. Ils ont accompli cette révolution des mœurs en présence de laquelle nous avons une position nouvelle à prendre.

La première attitude, qui consiste simplement à les condamner, à les juger, à les critiquer et finalement à les repousser, est non seulement négative mais forcément contraire à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ.

Être exigeant

Il y a une deuxième attitude exactement opposée, que l'on rencontre souvent aujourd'hui chez un certain nombre de parents chrétiens, et d'ecclésiastiques aussi. Elle consiste à baisser les bras, à dire : « Voilà, les temps ont changé, la morale doit changer, l'Église doit s'adapter. » Finalement, on accepte tout et n'importe quoi. L'Église doit se mettre à la mode du jour. À ce moment-là, on considère finalement comme provisoires, comme sociales, comme étant la morale d'une époque, les

exigences de l'Évangile.

L'Évangile n'est pas quelque chose de facile et il ne s'agit pas de le mettre au goût du jour, au goût des modes de chaque siècle. Il s'agit de rappeler les exigences fondamentales du Christ. Encore une fois, souvenons-nous des Béatitudes : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Si le cœur n'est pas pur, on ne verra pas Dieu !

On parle aux gens en tenant compte de ce qu'ils sont. On ne va pas parler à un sourd-muet de la même façon qu'à un aveugle : on ne va pas parler avec des gestes à un aveugle et avec des cris à un sourd-muet. Il est donc évident qu'il faut tenir compte des situations réelles et des gens comme ils sont. Mais il ne s'agit pas pour autant d'escamoter le message évangélique. Il ne s'agit pas de le minimiser, il ne s'agit pas, par une démagogie de renoncement, de ne pas présenter l'Évangile tel qu'il est.

Il ne faut pas avoir peur d'être exigeant. Les jeunes ne veulent pas de la facilité. Le Christ a dit : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu », alors pourquoi ne pas relever le défi ? Il y a plus de jeunes gens que les filles ne le croient qui ont, aujourd'hui, la nostalgie d'avoir en face d'eux une fille qui, même de loin, ressemblerait à la Vierge Marie. On va rire, parce qu'il est de mode de rire de cela, mais au fond de leur cœur, beaucoup de jeunes gens aimeraient trouver des filles pures. Peut-être que cela est aussi vrai de beaucoup de filles concernant les jeunes gens. Alors, n'ayons pas peur !

On a souvent une attitude de crainte vis-à-vis de la mode : on veut être à la mode, on veut suivre le courant. Mais non, il ne faut pas suivre le courant ! Si les premiers chrétiens avaient suivi le courant, il n'y aurait pas d'Église du tout. Il faut savoir réagir contre le courant. Il faut savoir tenir le corps et rester fidèle à la parole du Christ, non pas en la faussant, non pas en confondant l'Évangile avec les conventions sociales hypocrites qui se sont cachées derrière lui et qui ensuite, après l'avoir bien caricaturé, se présentent comme étant l'Évangile. Il s'agit donc de purifier le sacrement des scories que la société y a ajouté.

L'Église a pour mission de transmettre une vie, un message de vie, de liberté, de transmettre une Présence – pas un programme – une Présence créatrice et libératrice. L'Épître aux Galates dit : « Galates insensés ! Est-ce en pratiquant la loi que vous avez reçu l'Esprit ou en écoutant avec foi ? »² Le Christ ne nous donne pas une règle et une loi, mais une présence vivante, un Esprit de vie, un Esprit de puissance, un Esprit de liberté !

NOTES

1. Jn 8, 7.

2. Ga 3, 1-2.

PURIFIER L'AMOUR ET LE MARIAGE

Rite et sacrement

Nous ne possédons pas de document permettant d'établir avec certitude l'existence d'un rite, d'une célébration du mariage, antérieur au VI^e siècle. Mais cela ne signifie en rien qu'il n'en existe pas. Le premier témoignage que nous avons semble être celui de saint Jean Chrysostome, nous disant qu'on posait des couronnes sur la tête des nouveaux conjoints au cours d'une célébration eucharistique, c'est-à-dire avant qu'ils communient. Il ne dit pas que ce rite venait d'être institué, mais il y fait allusion. Ce rite existait donc déjà avant.

Or, étant donné qu'il y avait déjà un rite de mariage en Israël, chez les Juifs, nous n'avons aucune raison de nier qu'il ait pu exister une cérémonie quelconque pendant les trois premiers siècles. Quoi qu'il en soit, le texte de saint Jean Chrysostome nous montre que ceux qui avaient été mariés par la loi romaine et devant l'autorité romaine venaient ensuite communier ensemble à la sainte table. Le simple fait qu'un homme et une femme, qui se sont engagés légalement, civilement, devant l'autorité de l'Empereur, éprouvent ensuite le besoin de communier ensemble au corps et au sang du Christ, c'est-à-dire de baptiser leur amour dans le mystère chrétien, constitue le sacrement du mariage. Ne confondons pas le sacrement avec un rite donné. Le sacrement n'est pas la célébration d'un rite, mais l'invitation au Saint Esprit à entrer dans la vie du couple. C'est le fait que le couple, désormais ensemble, participe à la communion eucharistique, qu'ensemble il entre dans l'assemblée des croyants, des communiants. Peu importe la forme que prend le rite à telle ou telle époque. La célébration n'est de toute façon qu'un début.

Si un jeune homme et une jeune fille se sont promis d'être fidèles l'un à l'autre pour l'éternité et décident désormais de vivre leur amour dans l'Église, ils entrent ensemble dans l'assemblée pour consacrer leur union et viennent communier régulièrement, de façon permanente. Lorsque cette intention est proclamée à l'Église, voilà le sacrement du mariage ! Il suffit que cela soit clair.

Purifier le sacrement

Que doit faire l'Église, tout d'abord en ce qui concerne la façon d'envisager le sacrement lui-même, ensuite dans la façon dont les couples eux-mêmes vont affronter le mariage ?

C'est l'Église qui doit en premier lieu purifier, si l'on peut dire, le sacrement du mariage, c'est-à-dire le dégager de tout l'aspect conventionnel que la société y a mis. Puisque, Dieu merci, le mariage civil existe, laissons lui donc le soin d'assumer tout l'aspect conventionnel, social, du mariage. On est fort heureux lorsqu'on voit la noce avec tout ce qu'elle a de social, de sociologique, de vanité, d'orgueil, de dépenses inconsidérées, associée au mariage civil. Ce fut le cas d'un couple qui,

après avoir invité tous leurs amis à une grande fête à l'occasion de leur mariage civil, est venu deux ou trois mois plus tard à l'église recevoir le sacrement en invoquant la présence du Saint Esprit dans leur vie. Ce couple ne doit pas nécessairement être cité en exemple puisqu'il ne faudrait pas dissocier la manifestation de joie du sacrement. Mais, ce qui était frappant dans ce couple, c'est qu'ils avaient recherché le sacrement dans sa pureté. Quand ils sont venus à l'église, ce n'était pas pour « faire de l'épate », ce n'était pas pour quelque chose de joli, c'était parce qu'ils avaient soif de la beauté de Dieu, parce qu'ils désiraient que l'Esprit de Dieu entre dans leur vie.

Voilà ce que l'on entend par purifier le sacrement du mariage de toutes ses scories sociales : essayer de retrouver dans le mariage son caractère d'acte de foi pour que le Saint Esprit entre réellement dans la vie du couple, le visite et le conduise petit-à-petit, au cours de toute une vie, vers le Christ présent dans l'assemblée eucharistique. Qu'il s'agisse des parents, qu'il s'agisse du clergé, il s'agit de rappeler à temps et à contretemps le message évangélique. Il faut que la prédication et l'annonce de la Parole rejoignent l'aspiration profonde des cœurs. Ne craignons pas de dénoncer tout ce qu'il peut y avoir de faux dans les conventions bourgeoises du mariage. Il ne faut pas que l'Église accepte de se laisser entraîner par la société dans une sorte de sacralisation des conventions sociales : ce n'est pas le sacrement. Il faut proclamer bien haut : « Si vous venez à l'église vous marier, c'est que vous avez soif de Dieu, soif de pureté, soif d'authenticité. »

Purifier l'amour humain

Cela nous mène au deuxième aspect : que demande-t-on aux couples ? Si l'on demande à l'Église de purifier le sacrement, il faut demander aux deux membres de l'Église qui veulent se marier d'avoir l'ardent désir de purifier l'amour humain par son immersion, non plus dans l'eau du baptême, mais dans l'Amour divin qui va les libérer de toutes les perversions asservissantes. Certes, l'homme et la femme désirent, s'ils se marient, se libérer de leur égoïsme, mais disons bien qu'ils ne trouveront jamais la vraie liberté ailleurs que dans le sacrement. Car si l'Esprit libérateur ne vient pas pénétrer leur vie, soutenir leur volonté et brûler au feu divin leurs passions égoïstes, alors ils retomberont dans ces tyrannies du caprice, de la jalousie, du désir d'une troisième partie, qui détruisent leur mariage.

Il faut que le couple soit conscient que le mariage est un combat libérateur où leur propre soif de liberté et de fidélité va rencontrer l'Esprit de Dieu, qui viendra libérer à sa racine leur volonté défaillante et purifier au fond de leur cœur leur amour. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour, mais d'une vie. Le sacrement ne dure pas ce que dure la cérémonie, le sacrement dure une vie toute entière, une vie de collaboration entre un couple assoiffé de Dieu et un Dieu miséricordieux, un Christ généreux qui donne jour après jour, à travers les épreuves et les joies, son Saint Esprit !